

DOSSIER SPÉCIAL :
TRADUCTION
AUTOMATIQUE

Contrep Contrepoint oint

point

Contrepoint • No.4 • 2020

Revue européenne
des traducteurs
littéraires du CEATL

Sommaire

Le mot de la rédaction	3
Mes trois langues : L'arrière-plan politique de la carrière d'une traductrice polonaise Hanna Jankowska	5
La passion des graphiques : Le CEATL passe en revue les conditions de travail des traducteurs littéraires européens Claudia Steinitz & Miquel Cabal-Guarro	10
DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE	
Traduction automatique en littérature : l'ordinateur va-t-il nous voler notre travail ? James Hadley	14
Duel avec DeepL : Entretien avec Hans-Christian Oeser, traducteur littéraire, sur la traduction automatique et la voix du traducteur	19

TAO – la nouvelle assistante des traductrices et traducteurs littéraires ? 25
Katja Zakrajšek livre son expérience de la traduction automatique

Moins de place pour l'engagement 27
Entretien avec Waltraud Kolb, maîtresse de conférences, sur la littérature et la traduction automatique

Les futures relations entre traduction littéraire et intelligence artificielle 29
Réflexions du président du CEATL
Morten Visby

PÉRÉGRINATIONS 33
De la Roumanie à la Belgique :
Sept questions à Doina Ioanid
et Jan H. Mysjkin

NOUVELLES D'EUROPE : SUÈDE 36
Un chemin long et parfois cahoteux
Les traducteurs littéraires
suédois de 1893 à aujourd'hui
Lena Jonsson

MON DICTIONNAIRE ET MOI 40
Les variantes – une bonne
fortune pour les langues
Jacqueline Csuss

La clic-liste du CEATL 43
Liens vers le monde de la traduction

Le mot de la rédaction

En préparant ce nouveau numéro de *Contrepoint*, un livre fascinant nous est venu à l'esprit : le fac-similé d'un manuscrit du XII^e siècle écrit dans une région qui s'appelait autrefois la Haute-Mésopotamie. L'ouvrage, rédigé par Ismaïl al-Jazari, dont certains pensent qu'il inspira Léonard De Vinci, rassemble descriptions et dessins d'un grand nombre d'engins mécaniques inventés par l'auteur pour la vie quotidienne – un automate pour se laver les mains doté d'un système de rinçage, pour les ablutions rituelles ; un bateau avec des machines qui ressemblaient à des musiciens jouant du saz ; un domestique remplissant votre verre à chaque fois que celui-ci est sur le point de se vider.

Les machines au service des humains stimulent l'imagination depuis très longtemps. Ces machines, objets de désirs, suscitent inmanquablement une certaine prudence. Et si leur effet se révélait différent de ce que l'on avait envisagé ?

En tant que traducteurs littéraires, nous pourrions être confrontés plus tôt que nous ne le pensions à des machines révolutionnaires. Nos collègues qui travaillent en parallèle comme traducteurs commerciaux connaissent depuis un moment déjà les changements radicaux survenus à

cause de la traduction automatique. En matière de textes littéraires, la question de son utilité a longtemps été abordée avec cynisme. Mais des développements récents montrent que la traduction automatique pourrait bel et bien faire partie de notre vie de traducteurs littéraires dans un futur pas si lointain.

À quoi cela ressemblerait-il, quels changements cela provoquerait-il ? Serait-ce « game over » pour les traducteurs littéraires ? Se transformeront-ils en rédacteurs hauts de gamme afin de corriger les erreurs produites par la machine ? Les traducteurs parviendront-ils à appréhender comme avant la voix de l'auteur dans un texte, alors même qu'ils devront gérer la voix de la machine ? Que dire des droits d'auteur des traducteurs si la machine se charge d'une partie du travail ?

Cinq contributeurs soulèvent ces questions et d'autres, tout aussi passionnantes, au fil de la thématique au cœur de notre quatrième numéro : traduction automatique et textes littéraires.

James Hadley, chercheur à Trinity College, Dublin, décrit les développements en traduction automatique qui ont eu lieu depuis les

années 1940, et clarifie les différents principes qui guident les logiciels tels que Trados et Memo-Q d'une part, et ceux qui fonctionnent avec des systèmes de programmes neuronaux comme Google Translate et DeepL de l'autre. Deux traducteurs, Hans-Christian Oeser et Katja Zakrajšek, qui ont eux-mêmes utilisé différents types de traduction automatique pour traduire des textes littéraires, partagent leurs expériences. La chercheuse Waltraud Kolb conduit une étude expérimentale sur la prise de décision en traduction littéraire, et pour *Contrepoint*, elle évoque ses premiers résultats sur les différences entre les processus cognitifs impliqués dans la traduction de littérature et ceux mobilisés pour la révision d'une traduction produite par une machine. Et pour finir, Morten Visby, président du CEATL, réfléchit sur l'attitude des éditeurs de littérature vis-à-vis de la traduction automatique et, entre autres choses, sur les effets que celle-ci pourrait avoir dans le domaine des droits d'auteur.

Mais ce n'est pas tout. Au-delà des articles autour de ce thème, vous trouverez d'autres contributions stimulantes sur certains développements concernant le CEATL et le monde des traducteurs en général – depuis l'intérêt d'un dictionnaire des variantes en allemand jusqu'au contexte politique qui sous-tend la carrière d'un traducteur polonais.

Nous espérons que vous prendrez plaisir à lire ce nouveau numéro de *Contrepoint* et, comme toujours, nous attendons vos commentaires et suggestions à cette adresse : editors@ceatl.eu

Hanneke van der Heijden,
Anne Larchet and Juliane Wammen



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un [blog](#) sur la littérature turque.
Photo : collection privée



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.
Photo : Martin de Haan



Juliane Wammen traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois, a été couronnée par un important prix de traduction au Danemark.
Photo : Tim Flohr Sørensen

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Mes trois langues

L'arrière-plan politique de la carrière d'une traductrice polonaise

Hanna Jankowska

Il m'arrive de me demander si j'ai encore le droit de me dire traductrice de l'arabe. Oui, j'ai fait des études d'arabe à l'université de Varsovie et j'ai travaillé pendant vingt ans comme traductrice et interprète de cette langue (tous les diplômés d'études orientales n'ont pas eu cette chance). Mon CV affiche trois langues : arabe, anglais, russe. Mais, au cours des vingt-cinq dernières années, j'ai rarement traduit de l'arabe. Depuis 2000, je n'ai traduit que deux livres, dont l'un n'a pas encore été publié (*My Name Is Adam*, d'Elias Khoury/*Les Enfants du ghetto : je m'appelle Adam*, trad. Rania Samara, Actes Sud, 2018), et des poèmes d'un poète irakien, Hatif Janabi, qui se trouve être un collègue. Le plus souvent, j'effectue de la « vérification de faits » dans des ouvrages sur le Moyen-Orient à la demande de divers éditeurs.

Je serais probablement restée traductrice de l'arabe si la région du monde dans laquelle nous vivons n'avait connu des changements.

Ce n'est pas la fascination pour l'exotisme qui m'a amenée aux études d'arabe, ce ne sont pas les *Mille et Une Nuits* ni un intérêt pour l'islam, mais des

événements politiques. Durant la guerre des Six Jours en 1967, la Pologne, à l'instar d'autres pays du camp socialiste « dirigé par l'Union soviétique », a soutenu les pays arabes. Cependant ce soutien politique affirmé et obligé ne s'est pas accompagné d'une diffusion d'informations. Je voulais comprendre la situation, lire la presse et la littérature de ces pays relativement méconnus, examiner leur position. Et pour cela, il me fallait connaître la langue. Je me suis donc mise toute seule à l'arabe avec une méthode d'autoapprentissage, un manuel ronéotypé pour les cours de langue et le dictionnaire arabe/russe de Baranov. Au moment où j'ai commencé mes études à l'université, j'étais capable de lire un article de presse pas trop compliqué. À l'époque, nous disposions en Pologne de l'hebdomadaire *Al-Akhbar*, l'organe du Parti communiste libanais, qui avait plutôt une bonne rubrique culturelle. Voilà comment j'ai connu la poésie du mouvement de résistance palestinien, qui m'a fascinée. C'est avec ces textes que j'ai fait mes premiers exercices de traduction.

Pendant mes études, j'ai réussi à publier quelques traductions de poèmes dans

des revues littéraires, mais c'est en 1984 que j'ai fait réellement mes débuts, avec *Beirut Nightmares*, de Ghada Samman. Ce livre était très important pour moi parce que, quelques années plus tôt, j'avais travaillé comme interprète pour un groupe de blessés de la guerre civile libanaise venus se faire soigner en Pologne. Leurs récits m'avaient inspiré un sentiment de tristesse et d'impuissance. Lorsque j'ai découvert que ce livre avait paru, j'ai fait des pieds et des mains pour l'obtenir. Je l'ai proposé aux éditions **Państwowy Instytut Wydawniczy (PIW)**, une maison qui a largement contribué à faire connaître la littérature étrangère en Pologne (elle a publié l'édition complète des *Mille et Une Nuits* ainsi que la première traduction moderne du *Coran*).

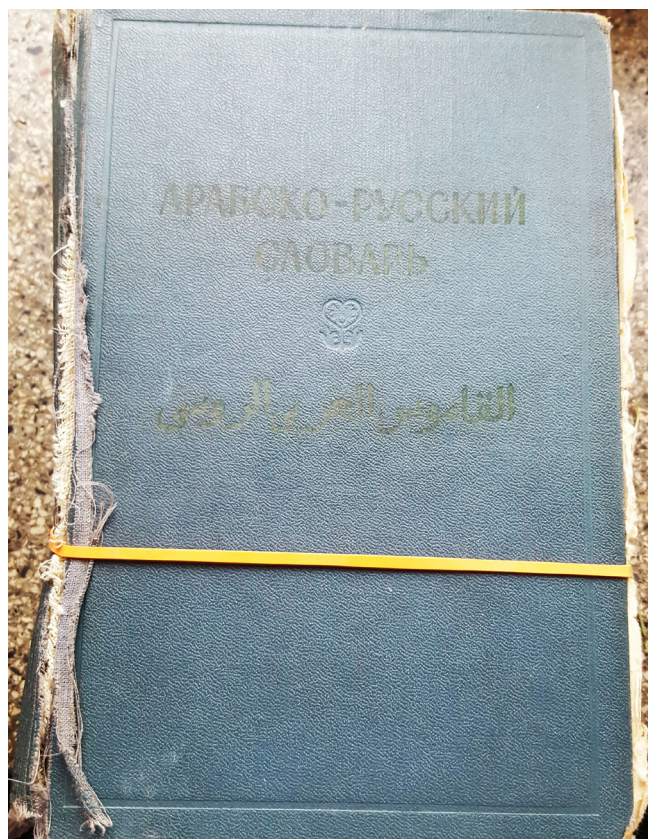
L'ouvrage suivant m'a été proposé par le même éditeur, et c'était également un livre dont je rêvais : *The Secret Life of Saeed : The Pessoptimist*, d'Emile Habibi [*Les Aventures extraordinaires de Sa'id le peptimiste*, trad. Jean-Patrick Guillaume, Gallimard, 1987]. Un professeur d'études arabes qui avait fait une note de lecture pour l'éditeur avait déclaré que ce texte était intraduisible en raison de ses multiples jeux de mots, de la présence d'éléments de réalité locale inconnus des lecteurs polonais, etc. Je me suis tout de même attelée à la tâche et le livre a été très bien reçu par la critique littéraire.

Il se trouve que les trois premiers livres arabes que j'ai traduits ont figuré plus tard parmi les quinze premiers des cent meilleurs romans arabes choisis par l'**Union des écrivains arabes**. Le troisième a été *Zayni Barakat* (1990), de Gamal Ghitany [*Zayni Barakat*, trad. Jean-François Fourcade, Seuil, 1985]. Peu après, j'ai terminé la traduction du

deuxième livre de cet auteur, *The Zarafani Files* [*La mystérieuse affaire de l'impasse Zaaфарâni*, trad. Khaled Osman, Sindbad/Actes Sud, 1999], mais PIW a renoncé à le publier pour des raisons financières. C'en était fini des subventions d'État.

L'anglais prend la relève

Le début des années 1990 a connu un changement de priorités dans le domaine politique mais aussi culturel. Les maisons d'édition privées, qui poussèrent alors comme des champignons, essayèrent de rattraper le temps perdu en donnant aux lecteurs polonais accès à la littérature étrangère. Et, à cette époque, « étrangère » signifiait essentiellement anglo-américaine. Le marché du livre s'est retrouvé inondé de romans policiers, de thrillers, d'ouvrages sentimentaux, de manuels de psychologie de comptoir –

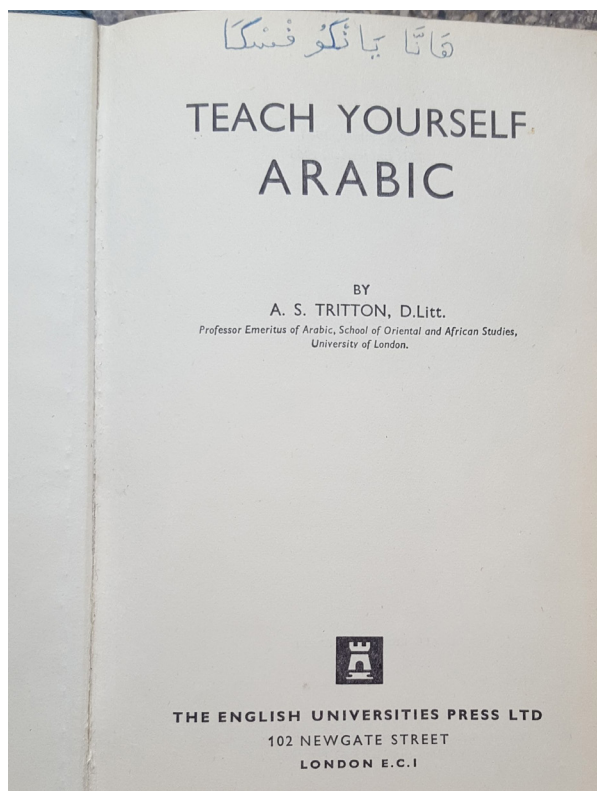


Un exemplaire du vieux dictionnaire Baranov
Photo : Hanna Jankowska

bref, tout ce dont la Pologne communiste n'avait pas voulu. Comme l'a dit un traducteur du suédois qui a vainement tenté de convaincre des éditeurs de publier de la littérature suédoise : « Les éditeurs polonais sont fermement convaincus que Dieu parle en anglais. » Aujourd'hui encore, les traductions de l'anglais représentent environ 60 % de la littérature étrangère traduite en Pologne et, d'après diverses sources, la part des livres traduits se situerait dans une fourchette comprise entre 26 et 40 % du marché éditorial.

Au cours de cette étrange période de chaos que nous avons connue dans les débuts de la transition, il y avait une telle demande de traducteurs de l'anglais qu'un grand nombre de gens dotés de compétences linguistiques variées se sont lancés dans la profession. Certains ont fait la preuve de leur capacité à être

traducteurs littéraires, d'autres non. J'ai essayé et j'ai réussi. Mes premières traductions de l'anglais avaient un rapport avec mon domaine de spécialité – une amie de l'éditeur qui cherchait un traducteur pour *Not Without My Daughter*, de Betty Mahmoody [*Jamais sans ma fille*, trad. Marie-Thérèse Cuny, Fixot, 1988], s'est souvenue qu'elle connaissait quelqu'un qui avait fait des études de langue et de civilisation orientales (Iran, Irak, ça paraissait revenir au même...). Ma défunte amie Grażyna Gasparska et moi l'avons traduit sous pseudonyme. Le deuxième livre, sur des princesses saoudiennes opprimées, qui est aussi une cotraduction avec Gasparska, je ne le mentionnerai même pas. Je ne suis pas fière de ces traductions, car j'ai conscience d'avoir contribué à affermir les stéréotypes orientaux que je voulais absolument combattre. Heureusement, on ne m'a plus demandé de traduire ce genre de textes (et si un éditeur l'avait fait, j'aurais refusé). N'ayant aucun bagage universitaire en anglais, notamment en littérature, je n'osais pas traduire de la fiction. Dans mon travail sur l'arabe, je me concentrais sur la langue, le style, l'arrière-plan culturel, etc. En anglais, que je considère comme une sorte de latin contemporain, c'est le sujet qui importe pour moi. J'ai eu (et ai toujours) la chance de traduire des ouvrages dont le thème m'intéressait. J'ai beaucoup aimé traduire de la non-fiction, essais, biographies, carnets de voyage. Après plusieurs années exclusivement consacrées à des problématiques moyen-orientales, j'avais l'impression que de nouveaux univers s'ouvraient à moi. Je ne peux me défendre d'une certaine



Première page de Apprenez l'arabe tout seul
Photo : Hanna Jankowska

fierté à l'idée que j'ai fait connaître aux lecteurs polonais des auteurs aussi éminents que Benjamin Barber, Richard Sennett, Naomi Klein, Alberto Manguel, Michael Walzer, Tony Judt et d'autres (je compensais peut-être ainsi le fait de ne pas avoir terminé ma thèse de sciences politiques).

Le sentiment d'avoir une mission

Jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, on pouvait croire que la littérature arabe disparaîtrait irrémédiablement du marché éditorial polonais. Cela n'a pas été le cas. La Pologne s'est trouvée être le seul pays d'Europe centrale et de l'Est où la publication de livres traduits de l'arabe a été **plus importante après la transition qu'avant**. Ainsi, au début des années 2000, les éditions Smak Słowa ont publié plusieurs traductions de prose arabe moderne. Cela étant, les traductions de l'arabe ne représentent qu'environ 0,09 % de la littérature étrangère traduite en Pologne.

Je me souviens qu'avec la naïveté de la jeunesse j'avais le sentiment d'être investie d'une mission : j'espérais qu'en traduisant de la littérature arabe je battrais en brèche des stéréotypes bien ancrés sur le monde arabe. À présent, je sais que, dans les conditions actuelles du marché éditorial, des ouvrages originaux, ambitieux, ne peuvent guère rivaliser avec des livres trash remplis de sexe et de violence sur des femmes musulmanes maltraitées et de méchants terroristes. Mais leur présence est importante, et ceux auxquels elle tient à cœur y ont accès.

La majorité des quelques traducteurs littéraires polonais de l'arabe ont été



La traduction en polonais de *H is for Hawk*
Photo: Hanna Jankowska

et sont des universitaires. Disons-le tout net : pour faire ce travail, il faut avoir une autre source de revenus, car on ne peut pas vivre de la traduction de l'arabe. L'anglais m'a permis de devenir freelance et traductrice littéraire à temps plein. Cela m'a donné la possibilité, au milieu des années quatre-vingt-dix, de quitter mon emploi dans une ambassade arabe de Varsovie où l'affaiblissement des relations politiques et culturelles avait rendu mon travail passablement inutile et insatisfaisant.

La mélodie du russe me manque

Quant au russe, c'est une autre histoire. J'ai toujours éprouvé un sentiment fort pour cette langue, sa mélodie, pour



Hanna Jankowska. Le texte sur son tee-shirt est un des slogans du STL :

« Aimez les traducteurs ! »

Photo : Iwonna Natkańska

Hanna Jankowska est traductrice littéraire et de l'audiovisuel. Elle travaille de l'arabe, de l'anglais et du russe vers le polonais. Elle a traduit environ 90 livres, pour l'essentiel de la non-fiction, et des dizaines de films documentaires. En 1997, elle a reçu le prix de l'Association des traducteurs littéraires de Pologne pour sa traduction du Choc des civilisations de Samuel Huntington. Elle est diplômée de l'université de Varsovie en études arabes et est très active au sein de l'Association polonaise des traducteurs littéraires (STL).

la poésie russe, les romans et chants classiques. Au début des années quatre-vingt-dix, les ponts avec la culture russe étaient quasiment rompus, réaction tout à fait naturelle dans un pays qu'on avait contraint à aimer l'Union soviétique. Cela me manquait – pas l'URSS, bien sûr, mais la culture russe. J'empruntais des livres russes dans une boutique de location qui avait un stand au Jarmark Europa, le gigantesque bazar installé dans le stade de Varsovie. En lisant des romans policiers de Marinina et de Dontsova, j'ai découvert une langue moderne, vivante, qu'on ne nous enseignait pas à l'école. Après quelques années, les films russes ont fait leur réapparition sur quelques nouvelles chaînes de télévision et mes connaissances linguistiques rafraîchies se sont révélées utiles lorsqu'on m'a demandé de traduire des longs métrages et des séries télévisées. Me suis-je définitivement éloignée de la littérature arabe ? Difficile à dire. Je ne suis plus

son évolution avec autant d'attention que mes collègues universitaires, mais je me tiens au courant de ce qui sort sur le marché du livre polonais. De temps à autre, je traduis de la poésie. Des éditeurs se souviennent de moi quand ils cherchent un traducteur pour des ouvrages d'auteurs arabes écrivant en anglais (Anthony Shadid, Hisham Matar). Ma fascination d'autrefois a disparu, mais il y a tout de même un livre que j'adorerais traduire : le premier volume de l'autobiographie de Fadwa Tuqan, *A Mountainous Journey* [Le Rocher et la peine, trad. Joséphine Lama et Benoît Tadié, Asiathèque/Maison des langues du monde, 1997], qui m'avait ravie il y a bien longtemps. Peut-être aurai-je un jour la chance de le donner à lire aux lecteurs polonais ...

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

La passion des graphiques

Le CEATL passe en revue les conditions de travail des traducteurs littéraires européens

Claudia Steinitz & Miquel Cabal-Guarro

« Les graphiques et les statistiques, j'adore ça » affirme Miquel, « Je classe ma vie entière en fichiers Excel », renchérit Claudia. Et c'est tant mieux car ce sont des qualités indispensables lorsque, comme eux, on appartient au groupe qui, au sein du CEATL, se penche sur les conditions de travail. Parmi les six groupes actuellement actifs, celui-ci fut le premier à être mis en place, dès 2005, dans l'objectif de rassembler des données sur la situation générale et financière des traducteurs littéraires un peu partout en Europe. En 2008, il publia un premier [rapport](#), inédit, sur la situation catastrophique des traducteurs en matière de rémunérations dans 23 régions et pays européens. En 2012, le groupe mena une étude sur la visibilité des traducteurs littéraires en tant qu'auteurs de leurs traductions. On y abordait le fait de nommer les traducteurs dans les ouvrages eux-mêmes, ainsi que dans les critiques à la radio, la télévision ou dans la presse.

L'étude la plus récente sur les revenus parmi tous les pays membres du

CEATL a eu lieu en mai et juin 2020. Pour la première fois, une étude était adressée en 25 langues à l'ensemble des traducteurs en Europe – qu'ils soient ou non membres de l'association, qu'ils exercent à temps plein ou partiel, confrères chevronnés ou nouveaux venus. Afin d'obtenir le plus grand nombre de réponses possible, les délégués de l'ensemble des associations membres on dû convaincre dans leurs pays respectifs leurs adhérents ainsi que les autres traducteurs, et trouver les bons arguments. Il est toujours difficile de demander aux gens de parler d'argent...

Les conditions de travail post-Covid-19

Sur les 3 700 réponses, plus de 2 000 étaient complètes. Pour l'heure, le groupe de travail trie, code et traduit les données rassemblées afin de commencer à évaluer les résultats. Les réponses sur les questions générales comme l'âge et l'expérience montrent que toutes les catégories mentionnées plus haut sont représentées dans l'échantillon. En voici le résumé sous forme de graphiques :

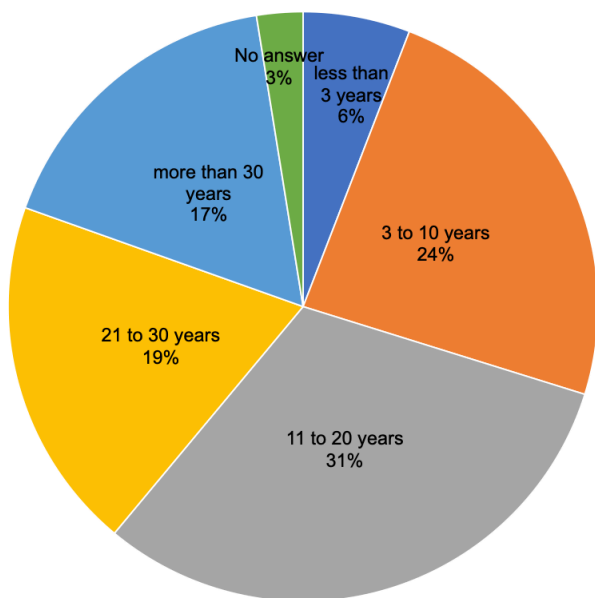


Figure 1 : Expérience professionnelle

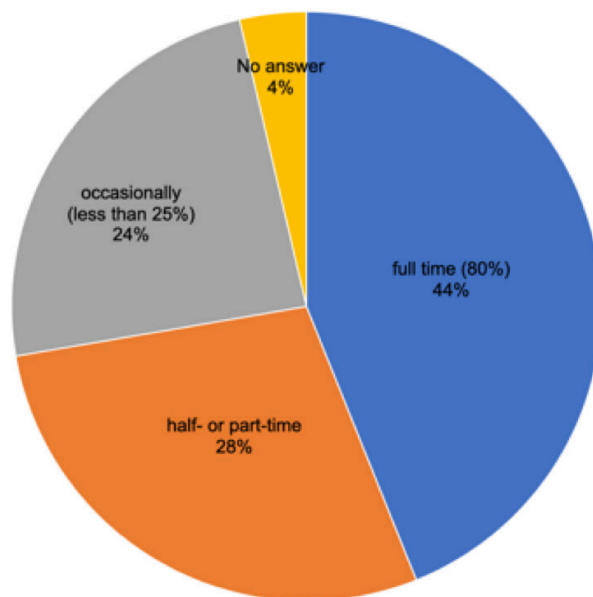


Figure 2 : Temps plein ou partiel en tant que traducteur littéraire

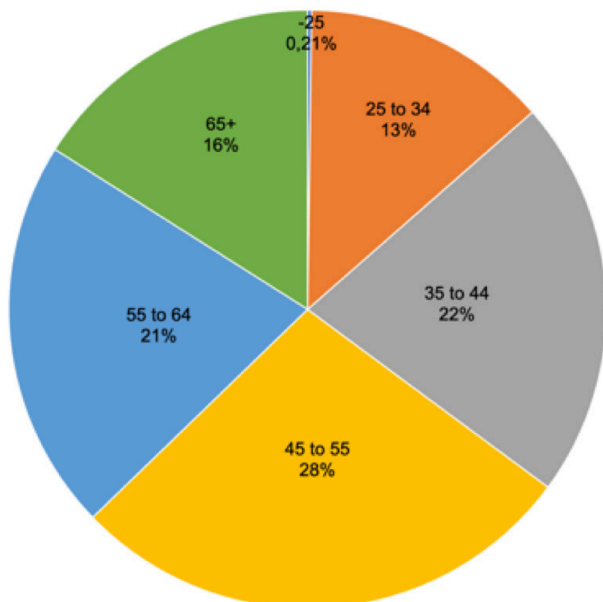


Figure 3 : Âge des personnes interrogées

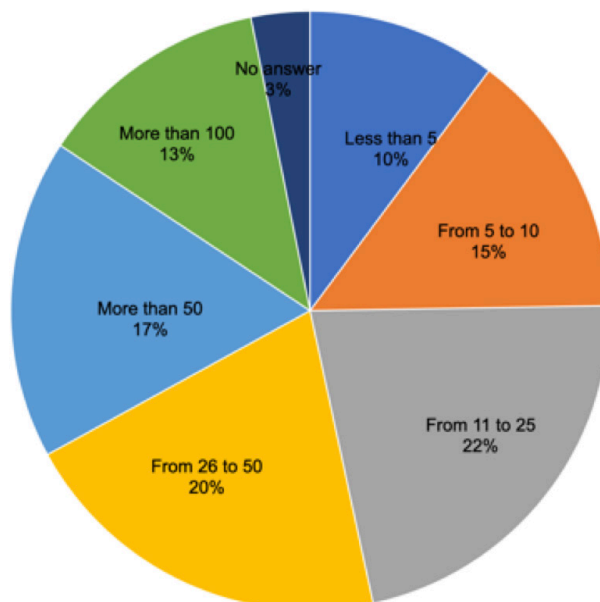


Figure 4 : Nombre de traductions publiées

Cette année fut tout à fait particulière, elle l'est encore, des questions de dernière minute furent donc ajoutées sur les conséquences de la crise du Covid-19 en Europe. En voici la liste : la crise affecte-t-elle les traducteurs dans leur travail ? Leur charge de travail a-t-elle baissé ? Les délais sur les contrats en cours ont-ils été renégociés ? Sans oublier : avaient-ils réussi à se concentrer et à travailler aussi bien que d'ordinaire dans ces circonstances stressantes ?

« Nous réfléchissons à de nouvelles manières de collecter les données »

Les réponses montrent qu'en mai et juin environ 30 à 40 % des personnes ayant répondu au sondage avaient connu des retards de paiement, des contrats repoussés ou interrompus, des renégociations de délais et une importante perte de revenus attendus du côté des événements publics liés à la littérature.

Les réponses concernant les droits d'auteur, les bourses et les prix, qui composent la plus grande partie des données, seront évaluées et résumées d'ici la fin de l'année

2020, moment auquel nous espérons pouvoir publier le rapport final.

De l'utilité de ces informations pour les traducteurs

Le résultat des études sur les conditions de travail sert différents objectifs : d'abord, le CEATL a besoin de ces données pour opérer un lobbying auprès des institutions européennes et œuvrer à de meilleures conditions de travail, obtenir davantage de bourses et de subventions pour les traducteurs littéraires et les éditeurs, ainsi que pour l'augmentation des droits d'auteurs, du droit de prêt et pour une meilleure reconnaissance culturelle et une plus grande visibilité. Ensuite, nous voulons mettre ces données à la disposition des organisations nationales de financement qui promeuvent la littérature de leur pays et, à cette fin, financent les traductions vers d'autres langues par des traducteurs d'autres pays. Ces données peuvent être très utiles au « Réseau européen pour la traduction » ([European Network for translation – ENLIT](#)).

Enfin, chaque association membre du CEATL peut utiliser ces données pour faire pression sur ses institutions nationales ou comparer sa situation à celle des autres pays. De nos jours, la rapidité est plus essentielle que jamais. C'est pour cette raison que nous réfléchissons à de nouvelles manières de collecter les données via des enquêtes plus courtes, plus rapides, dont les résultats seraient publiés sur le site du CEATL, ceux de nos associations nationales de traducteurs ainsi que sur Facebook, Twitter ou cet e-zine.

Traduction de l'anglais par Cécile Leclère



Miquel Cabal-Guarro est traducteur littéraire du russe au catalan. Titulaire d'un doctorat de linguistique, il enseigne la traduction, la linguistique et la littérature russe à l'université de Barcelone (UB), l'université Pompeu Fabra (UPF) et l'université ouverte de Catalogne (UOC – Universitat Oberta de Catalunya). Il est membre du conseil d'administration de l'association des auteurs catalans (AELC) dont il est le délégué au CEATL. Il est un des deux vice-présidents du CEATL.

Miquel Cabal-Guarro

Photo : Elvira Jiménez



Claudia Steinitz traduit de la littérature du français vers l'allemand depuis trente ans. Elle était une des fondatrices de *Weltlesebühne e.V.*, une association qui met en avant les traducteurs sur la scène mondiale et promeut leur reconnaissance publique. Elle a reçu le prix Jane-Scatcherd pour la traduction en 2020. Claudia vit à Berlin, elle est la déléguée au CEATL pour l'association allemande *VdÜ*.

Claudia Steinitz

Photo : Guido Notermans

DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE

Traduction automatique en littérature :

l'ordinateur va-t-il nous voler notre travail ?

James Hadley

Après la Seconde Guerre mondiale, des expériences débutèrent dans le domaine de la traduction automatique. En 1947, Warren Weaver, mathématicien américain, énonçait, dans un mémorandum fondateur, l'idée selon laquelle un calculateur numérique pourrait servir à traduire le langage humain. Pendant la guerre, à Bletchley Park, haut lieu britannique du déchiffrement, les Alliés avaient cassé les codes de messages nazis à l'aide d'une batterie de machines à calculer (dont des « bombes » et des Colossus). En faisant un parallèle entre décodage et traduction, il était facile d'imaginer des machines aptes à restituer dans une langue un texte rédigé dans une autre.

Pendant les années 1950 et au début des années 1960, les recherches visant à la création de programmes de traduction automatique, principalement dans

la paire de langues anglais-russe, accédèrent de part et d'autre du rideau de fer au rang de priorité nationale en matière de sécurité. Cette période vit notamment, en 1954, l'expérience Georgetown-IBM, qui consista à faire traduire par un système par règles une soixantaine de phrases du russe vers l'anglais. Après pareille réussite pour l'époque, on proclama avec assurance qu'il suffirait de trois à cinq ans pour résoudre le problème de la traduction automatique.

Multiples exceptions aux règles linguistiques

Les systèmes par règles, y compris les dictionnaires bilingues, de même que les règles logiques du maniement d'informations textuelles, se fondaient sur les méthodes traditionnelles d'enseignement des langues. Or, comme le sait quiconque a appris une langue

étrangère, les règles linguistiques s'assortissent d'une multitude d'exceptions. Résultat : ces systèmes s'avèrent bientôt lourds, lents et truffés d'erreurs. En 1966, le Comité consultatif sur le traitement automatique de la langue ou ALPAC (*Automatic Language Processing Advisory Committee*) en vint à la conclusion que, malgré de substantiels investissements, les outils de traduction automatique ne pourraient dans un avenir proche atteindre le niveau de traducteurs humains. Mieux valait axer les recherches sur le développement d'outils d'aide à la traduction, lesquels seraient plus tard connus sous le nom de logiciels de traduction assistée par ordinateur (TAO), comme, par exemple, Trados.

C'est pourquoi, pendant une dizaine d'années, les recherches menées aux États-Unis en matière de traduction automatique avancèrent au ralenti. Elles se poursuivaient toutefois dans d'autres pays, sur un nombre restreint de langues comme l'anglais ou le français. Le Canada créa ainsi le programme MÉTÉO, qui servit de 1977 à 2001 à traduire les prévisions météorologiques entre les deux langues officielles du pays. À la même époque, les systèmes par règles cédaient la place aux systèmes de traduction automatique statistique (TAS), reposant non pas sur des règles codées manuellement mais sur l'alignement des phrases composant deux textes mis en parallèle. À partir des vastes corpus construits par ce procédé, l'ordinateur produit une traduction. Ces systèmes ont d'abord fonctionné mot à mot, puis phrase par phrase. Ils sont relativement efficaces pour des paires de langues assez semblables et pour lesquelles il existe une abondance de

sources d'où extraire en grand nombre les phrases à aligner pour construire le corpus. À l'inverse, les résultats obtenus sont moins satisfaisants pour des langues dans lesquelles l'ordre des mots diffère considérablement ou pour lesquelles on dispose de peu de données à mettre en parallèle.

Statistiques ou neurones ?

En 2014, ces systèmes ont été à leur tour détrônés par les systèmes de traduction neuronale (ou NMT, *Neural Machine Translation*). Ces nouveaux programmes reposent eux aussi sur de vastes corpus de phrases alignées, dans les deux langues concernées. La différence est que les systèmes neuronaux sont conçus sur le même modèle que celui par lequel communiquent les neurones du cerveau humain : le produit final résulte de la réunion d'un grand nombre de petits processus. De ce fait, et alors que les systèmes statistiques utilisent les corpus comme ingrédients de leurs traductions, les moteurs neuronaux s'en servent pour apprendre à traduire par eux-mêmes. Ces nouveaux systèmes travaillent plus vite et produisent des traductions de bien meilleure qualité, impossibles à distinguer de textes écrits par des traducteurs humains – à condition qu'on leur fournisse suffisamment de données de base pour leur apprentissage.

L'heure du *Game over* a-t-elle donc sonné pour les traducteurs humains ? Eh bien non.

Si les moteurs neuronaux ont démontré leur extrême efficacité lorsqu'il s'agit de traduire certains types de textes, surtout composés de phrases courtes et d'expressions toutes faites, le champ de leurs exploits demeure limité. Cela

s'explique par le fondement technique de cette méthode selon laquelle, pour exercer un système, il faut un important corpus de phrases alignées. Le moteur offrira de meilleurs résultats s'il fait son apprentissage sur le type de phrases qu'il sera par la suite appelé à traduire. Par exemple, entraîné sur un ensemble de phrases mises en parallèle à partir de manuels d'automobile, il excellera à traduire des manuels d'automobile. Mais pour ce qui est des livres de recettes de cuisine, il sera moins doué. Pour pallier cet inconvénient, il ne suffit pas d'entraîner un système sur toutes sortes de textes, car la machine, qu'elle s'entraîne ou qu'elle traduise, ne sait pas faire la distinction entre un domaine et un autre. C'est pourquoi, si l'on exerce

un système sur des textes très divers, les résultats obtenus dans un des domaines traités ne seront pas aussi bons que si on ne l'avait exercé que sur un seul.

Des millions de phrases alignées

Pour la plupart des textes techniques, ce problème est sans gravité. En effet, les conventions d'écriture applicables aux livres de cuisine ne sont pas si éloignées de celles qui régissent les manuels d'automobile. Donc, si un système entraîné sur toutes sortes de textes techniques ne peut, statistiquement parlant, aboutir à d'aussi bons résultats que si on l'entraînait sur un seul sujet, la différence est souvent trop mince pour causer de réels inconvénients. On ne saurait en dire autant en matière de littérature, car à cet égard, les conventions d'écriture diffèrent amplement de celles existant en technique. De plus, elles varient énormément d'un auteur, d'une époque, d'un genre et d'une forme littéraire à l'autre.

Même si ce sont tous deux des types de poèmes, un sonnet est très différent d'un *limerick*. Et, même s'ils se classent l'un et l'autre au rayon *fantasy*, *Harry Potter* est très différent du *Seigneur des anneaux*. L'ennui, avec les systèmes de traduction automatique, est qu'en littérature en général, le style de l'auteur n'est pas forcément transposable et qu'il n'y a pas de précédent sur lequel fonder un système. S'il existe, par exemple, de nombreux exemples de contrats alignables dans les deux langues d'entraînement d'un système, où trouver le parallèle de Dante en swahili, ou de Tolstoï en vietnamien ? Le plus approchant serait une traduction humaine de Dante en swahili ou de Tolstoï en vietnamien. Or, pour



La « Salle longue » de l'ancienne bibliothèque, Trinity College, Dublin
Photo : Sarah Shaffe, Unsplash

fonctionner correctement, un corpus d'apprentissage doit comporter des millions de phrases alignées, soit l'équivalent de centaines de livres. C'est beaucoup plus que ce qu'un auteur écrira en toute une carrière ! En outre, s'il existe déjà des traductions humaines de ces œuvres, à quoi bon exercer un système informatique à les traduire de nouveau et de la même manière ?

Un corpus n'aide en rien pour le style

On serait tenté de croire qu'une perte en style, ce n'est pas la fin du monde. Le « sens » passe avant tout, n'est-ce pas ? En fait, ce n'est le cas ni en littérature ni en traduction automatique, deux domaines où forme et fonction sont étroitement liées. J'en ai récemment fait l'expérience en traduisant des poèmes extraits des *Mille et une nuits* à l'aide d'un système exercé avec le seul corpus existant de correspondances en arabe-anglais, qui compile pour l'essentiel des traductions du Coran et des données publiées par les Nations Unies. Une grande majorité des mots contenus dans les poèmes figuraient dans le corpus. Mais le style des textes était à ce point différent que le système a surtout produit des blancs.

En outre, les outils de traduction automatique fonctionnent actuellement phrase par phrase : ils en traduisent une, de façon isolée, puis l'oublient dès qu'ils passent à la suivante. Là encore, ce n'est en général pas bien gênant pour un texte technique. Mais en littérature, où une idée, une métaphore, une image ou une allusion peut se retrouver plusieurs phrases, paragraphes, voire chapitres plus loin, la machine a encore de vastes progrès à accomplir avant que ses aptitudes approchent seulement celles d'un traducteur littéraire humain.

L'informatique, assistante du traducteur littéraire

Pour ces raisons et pour bien d'autres, les programmeurs de traduction automatique ne savent se prononcer sur les futures capacités de leurs systèmes et sur le moment où elles seront exploitables. C'est pourquoi ils travaillent à l'heure actuelle sur des outils spécialement destinés aux traducteurs littéraires. Si, parmi ces derniers, certains ont déjà recours à des logiciels de TAO comme par exemple Memo-Q, nombre d'entre eux, contrairement à leurs collègues techniques, ne leur trouvent guère d'utilité. Pourtant, l'informatique permet réellement de traiter des questions spécifiques à la littérature.

« Le style de l'auteur n'est pas forcément transposable »

Par exemple, le projet de recherche **QuantiQual** étudie les traductions littéraires indirectes produites par des humains et par des machines. Une traduction indirecte est une traduction de traduction. Dans le cas où l'on ne peut effectuer une traduction directement de la langue A à la langue C, on passe par une traduction dite « relais », en langue B. Les discussions sur la légitimité même du procédé occultent depuis des lustres le fait que dans la pratique, celui-ci est monnaie courante. Quoi qu'il en soit, ce projet a le mérite de montrer que la traduction indirecte permet de diffuser des connaissances et de la littérature dans des langues traditionnellement



James Hadley est professeur-assistant « Ussher » de traduction littéraire au Trinity College de Dublin (Irlande), où il dirige un master en traduction littéraire primé. Il est également à la tête du projet de recherche QuantiQual, généreusement financé par le programme COALESCE de l'Irish Research Council.

James Hadley
Photo : collection privée

marginalisées. QuantiQual vise entre autres à déterminer en quoi les possibilités de la traduction automatique (exploitation d'un très large éventail de sources d'information, catégorisation des aspects techniques, identification de modèles) peuvent rendre service au traducteur humain. L'équipe cherche ainsi comment aider une traductrice ou un traducteur qui se trouverait, par exemple, face aux poèmes des *Mille et une nuits*. Les chercheurs développent actuellement un système qui ne crée pas lui-même une traduction de poésie mais fournit en un clin d'œil au traducteur humain des informations précieuses sur le texte source. Son travail y gagnera donc en rapidité et en efficacité. Par exemple, le logiciel peut indiquer le schéma de rimes de chacun des poèmes, repérer allitérations et assonances, calculer le nombre de mots et la longueur moyenne des vers, établir une liste de synonymes en langue cible pour chaque mot du texte. Dans ces conditions, le traducteur humain reste celui qui décide de la traduction la plus appropriée, mais le logiciel l'aide à se concentrer sur son travail créatif, au

lieu de passer du temps à se documenter dans de multiples sources. Comparée au traitement du poème, type de texte d'une complexité extrême, l'adaptation d'une solution comme celle-là à des romans, par exemple, afin d'aider le traducteur à conserver certains aspects du style, comme la longueur des phrases, l'utilisation de pronoms ou l'emploi de mots idiosyncrasiques, représente une avancée relativement modeste.

Il ne faut jamais dire : « Fontaine... » Si l'adage garde toute sa pertinence, rappelons toutefois que des traducteurs pessimistes prédisaient déjà l'avènement de leurs substituts mécaniques en 1954. En soixante-dix ans de recherches sur la traduction et sur la traduction automatique, plus nous en avons appris sur la première, plus nous avons saisi la mesure de sa complexité. Les concurrents sérieux des traducteurs littéraires humains sont encore bien loin. Mais nous assistons déjà à l'émergence d'outils propres à les aider dans leur travail.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE

Duel avec DeepL

Entretien avec Hans-Christian Oeser, traducteur littéraire, sur la traduction automatique et la voix du traducteur

Quelle expérience avez-vous des outils de traduction automatique ?

Je suis traducteur littéraire professionnel de l'anglais vers l'allemand depuis quarante ans. Poursuivant une lente progression, j'ai connu les machines à écrire mécaniques, électriques, puis électroniques. J'ai ensuite adopté un Amstrad non compatible IBM, avant de passer à une succession de PC et de portables. En ce sens, ma pratique reflète la marche en avant de la technique au cours des dernières décennies, bien que d'une façon plutôt hésitante, à mettre sur le compte de mon tempérament intrinsèquement conservateur. Autant dire qu'encore récemment, les outils de traduction assistée par ordinateur se situaient bien au-delà de mon horizon...

Avec l'avènement d'internet, ma vaste collection de dictionnaires sur papier a peu à peu cédé la place à leurs homologues numériques, malgré mon habileté à trouver du bout du doigt le lemme le plus approprié même dans des ouvrages aussi volumineux que le Große Muret-Sanders (compétence acquise au prix d'efforts ardues !). En témoigne, sur leur tranche, la trace

de moult consultations. Bien entendu, les dictionnaires en ligne présentent l'énorme avantage d'être régulièrement mis à jour, à l'inverse des lexiques imprimés, désespérément dépassés au lendemain de leur parution.

J'ai bien essayé des applications telles que Babel Fish ou Google Translate. Très pratiques dans des situations du quotidien, elles m'ont paru mauvaises et d'une absence totale de fiabilité pour des textes littéraires. Lorsque deux spécialistes du traitement informatique du langage ont pris contact avec moi dans le cadre de recherches empiriques sur les avantages (ou désavantages) de la traduction automatique dans le domaine littéraire, j'ai accepté non sans appréhension de participer à deux expériences, la première devant servir de pilote à des études plus approfondies.

À l'automne 2018, il m'a été demandé de revisiter *Les Heureux et les Damnés*, de Francis Scott Fitzgerald, roman que j'avais traduit en allemand vingt ans auparavant. Au printemps 2019, on m'en a confié un extrait de six pages, que je devais soumettre à un

logiciel de traduction automatique, puis post-éditer. Le but de l'exercice était de comparer le résultat avec ma traduction « purement » humaine de 1998, pour le style et pour le vocabulaire. Il s'agissait en outre d'étudier « dans quelle mesure un processus comprenant de la traduction automatique affectait la voix du traducteur ». Il s'est avéré que l'on entendait avec moins de force ma « voix textuelle » dans mon travail post-édité que dans ma première version. Dans mes commentaires à propos de ces résultats, j'ai observé que cet affaiblissement, détecté par analyse qualitative du corpus, pouvait aussi, voire davantage, avoir trait à l'appauvrissement général de mon vocabulaire, qui semble s'être produit avec le temps malgré ma longue expérience de traducteur littéraire. En d'autres termes, il fallait considérer non seulement l'opposition « humain-machine » mais aussi l'opposition « avant-maintenant ».

Quels outils avez-vous employés ?

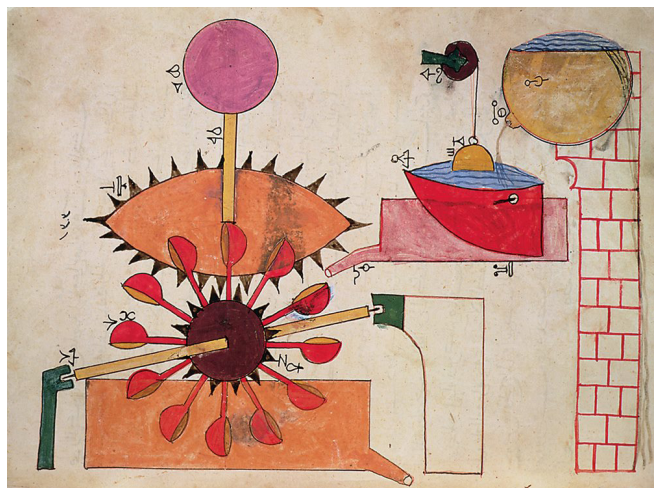
J'ai suggéré aux chercheuses d'essayer DeepL Translator, service gratuit de traduction automatique lancé par une entreprise commerciale en 2017, selon moi plus fiable que Google Translate ou Bing Microsoft Translator, bien que ne convenant en aucun cas à la littérature. Comme la traduction en question, ainsi que la seconde étape du projet, plus ambitieuse, sont restées comme prévu une expérience non renouvelée, et que je ne souhaite pas me convertir pour de bon à la traduction automatique, je n'ai pas acheté DeepL Pro.

On m'a ensuite demandé de participer à un projet de recherche de bien plus vaste envergure et dont le financement n'a pas encore été validé, concernant de la « traduction quasi-supervisée ». Une maison d'édition de Hambourg m'avait confié la traduction d'un roman de Christopher Isherwood, *Le Monde au crépuscule* (publiée à l'automne 2019). Selon les chercheuses, cette œuvre de 333 pages se prêtait à une comparaison entre le texte original intégral, sa traduction automatique et la version post-éditée.

« La machine aide l'activité traduisante à un niveau, mais à un autre niveau, elle l'entrave »

C'est ainsi qu'au printemps 2019, j'ai alimenté DeepL Translator en petites portions de l'original (on ne peut dépasser environ 5 000 signes à la fois). Croyez-moi ou non, cela m'a pris moins de sept heures. En moins d'une journée, il était donc possible de présenter au lecteur potentiel allemand un roman en langue anglaise plutôt épais. Mais le texte de Christopher Isherwood allait-il être restitué de manière fidèle et créative ? Reconnaitrait-on dans la version allemande la voix d'un traducteur ?

¹ Les résultats de ces recherches ont paru dans Dorothy Kenny et Marion Winters, « Machine Translation, Ethics and the Literary Translator's Voice », dans *Translation Spaces*, vol. 9, n° 1 (août 2020), p. 123-149. Voir aussi la clic-liste dans ce numéro de *Contrepoint*.



Roue eau et piston

Photo : Werner Forman Archive

Outre ces considérations esthétiques, je crains des conséquences non pas tant de la non-utilisation de l'outil mais bel et bien de son utilisation. Sans être spécialiste, j'y vois des effets juridiques, notamment contractuels. Qui est l'auteur du produit fini ? Est-ce le système (ou plutôt ses concepteurs et fournisseurs), le traducteur humain, ou les deux ? Qui, en fin de compte, est en droit de revendiquer des droits d'auteur ? DeepL Translator peut-il légitimement soutenir que, malgré mon travail de post-édition (qui me place dans une situation semblable à celle du préparateur de copie ou du correcteur), je me suis approprié « sa » traduction ? Les éditeurs peuvent-ils défendre l'argument selon lequel ce n'est pas moi mais un logiciel qui a créé la version allemande, et qu'il convient par conséquent de diminuer mes émoluments ?

Avez-vous été formé à l'utilisation de cet outil ?

Pas besoin de formation !
C'est d'une simplicité enfantine.

Quelles sont vos impressions générales ?

J'avoue que quand j'entendais des collègues travaillant dans les domaines commercial, technique, juridique ou médical évoquer des outils de traduction assistée par ordinateur tels que Trados (et ce, dès les années 1980 !), soit je plaçais l'ignorance, soit j'exprimais doutes et soupçons. J'étais en effet incapable de m'extraire de mon propre champ littéraire, avec ses exigences particulières quant au style : rythme, sonorités, musicalité, etc. Concernant DeepL Translator, voici un résumé de mon expérience, certes limitée. L'application de la traduction automatique à des œuvres littéraires a ses avantages et ses inconvénients. Psychologiquement parlant, il est sécurisant d'avoir en main un roman entier en quelques heures. On a l'impression que le travail est d'ores et déjà accompli – impression au plus haut point fallacieuse, évidemment ! mais bienvenue pour l'amour-propre. Par ailleurs, si l'on compare le temps passé à traduire soi-même le texte de bout en bout ou à le post-éditer, cette dernière méthode est plutôt moins chronophage. Côté inconvénients, la traduction telle que produite par un ordinateur n'a rien à voir avec une traduction humaine qui, si médiocre soit-elle, sera toujours plus digeste et plus agréable à lire. En l'état des choses, la machine n'a pas le moindre sens du contexte, du jeu sur les mots, de l'ambiguïté, de la polysémie, de la métaphore ou de figures de style comme l'allitération ou l'assonance. Elle traduit souvent de travers, par des mots ou expressions que l'on dirait extraits au

hasard de son immense lexique. Les deux exemples suivants (issus d'une autre tentative de traduction automatique) sont assez parlants : pour « Unopened letters are in a pile » [Il y a une pile de lettres non ouvertes], j'ai obtenu « *Ungeöffnete Buchstaben liegen auf einem Stapel* ». Le logiciel a traduit « letters » non pas par le mot qui signifie « courrier » en allemand mais par celui qui signifie « signe transcrivant un son ». Ou bien : « The image is held when Anita pauses on a landing » [L'image se fige au moment où Anita fait une pause sur un palier] a donné « *Das Bild wird gehalten, wenn Anita bei einer Landung innehält* ». Au lieu du palier d'un escalier, l'ordinateur a traduit « landing » par « atterrissage », autre sens de ce mot en anglais. Ces erreurs sont très faciles à rectifier. Mais pour ce qui concerne la syntaxe, les phrases demeurent souvent très « anglaises » pour la structure, quand elles ne sont pas carrément incorrectes sur le plan de la grammaire. Il y a parfois de quoi se décourager à démêler le charabia pondu par la machine.

« La post-édition implique une méticuleuse retraduction »

Qui pis est, ladite machine n'a aucune notion d'élégance, de beauté, de cohérence stylistique (ou a fortiori de rupture de style intentionnelle). Elle est incapable de créer un « son »

à nul autre pareil, qui allie les voix respectives de l'auteur et du traducteur ou de la traductrice. Ce qu'elle produit n'est ni inspiré, ni inspirant. En fait, la « post-édition » implique une retraduction méticuleuse. Dans le cas du roman de Christopher Isherwood, chaque phrase ou presque était à reconstruire du tout au tout.

S'ajoute à cela un autre piège. Lorsque l'on révisé une traduction préexistante – or, une traduction automatique en est une – et non un premier jet de votre propre plume, on se trouve face à un dilemme, inconnu quand on se lance dans une nouvelle traduction sans l'intervention de la machine. Ce dilemme est familier de tout réviseur : comment respecter à la fois la voix de l'auteur et celle du traducteur ? On n'a certes pas à « respecter » les « efforts » d'un système informatique, mais on doit travailler sur deux matériaux en même temps : l'original et la traduction préexistante, chacun soulevant des difficultés particulières. D'un point de vue psychologique et mental, l'énergie créative est canalisée sur des voies dont, peut-être, on ignorait jusqu'à l'existence et qui ne correspondent en rien au style d'écriture que vous avez acquis au fil du temps. Cela se traduit par une contrainte, sinon par une perte de compétence linguistique et littéraire, en ce qui concerne le choix des mots et l'élaboration des phrases.

À l'inverse, quand est face au seul texte original, on n'a d'autre ressource, à chaque difficulté que l'on rencontre, que de trouver une solution innovante et personnelle. L'expérience professionnelle de chacun

ou chacune, son éducation, son sens instinctif de la langue, son intuition esthétique et l'inspiration spontanée de l'instant lui soufflent des mots, des expressions, des tournures de phrase totalement différents de ceux que le logiciel suggérerait et, en fait, aurait anticipés. En bref, la machine aide l'activité traduisante à un niveau, mais à un autre niveau, elle l'entrave.

Votre rémunération a-t-elle été différente de celle que vous auriez perçue en l'absence de traducteur automatique ?

Personne n'étant informé que j'en avais utilisé un, j'ai été payé au même tarif que d'habitude. Il existe cependant chez les traducteurs et traductrices littéraires des craintes justifiées que les éditeurs leur imposent à l'avenir, par contrat, l'emploi d'outils de traduction automatique dans le but de réduire leur rémunération. Et de rétrograder au rôle de réviseur externe les traductrices et traducteurs littéraires, qui n'ont que récemment accédé à un certain statut social.

Comment voyez-vous l'avenir de la traduction littéraire, par rapport aux outils de TAO et de traduction automatique ?

Rien n'arrêtera le progrès technique, et en particulier le développement de l'intelligence artificielle et de ses ramifications, indépendamment de considérations d'ordre éthique et pratique. Il ne fait pas de doute que tôt ou tard, les outils de traduction neuronale se perfectionneront à force d'intégrer des corpus toujours plus volumineux, ainsi que des logarithmes plus subtils et donc aptes à rendre de complexes tournures grammaticales. Selon mes expertes en traitement

informatique du langage, jamais à court de ressources, réunir les avantages de la traduction automatique et de la traduction humaine est possible, en « personnalisant » les outils disponibles. À l'aide d'une analyse assistée par ordinateur de toutes les œuvres d'un seul traducteur littéraire, on pourrait composer un corpus complet, qui servirait de base à ce même traducteur pour rédiger et peaufiner de nouveaux textes.

« *La machine n'a aucune notion d'élégance, de beauté, de cohérence stylistique* »

En attendant, je propose que chaque traducteur ou traductrice littéraire ait la possibilité et le droit d'utiliser tous les outils disponibles, c'est-à-dire non seulement les dictionnaires analogiques et numériques, non seulement les mémoires de traduction et les logiciels de gestion terminologique, mais aussi des programmes de traduction en ligne ou hors ligne les plus divers. D'un autre côté, aucun traducteur littéraire ne doit se trouver contraint à employer ces outils, ni à simplement réviser des traductions automatiques, avec la perte de revenu et de statut que cela implique.

Pour ma part, je continuerai à tirer parti d'outils électroniques, mais, conscient



Hans-Christian Oeser
Photo : Barbara Schaper-Oeser

Hans-Christian Oeser a étudié l'allemand et les sciences politiques à Marburg et à Berlin. En 1980, il s'installe en Irlande pour enseigner l'allemand au University College de Dublin. Depuis, il exerce le métier de traducteur littéraire, avec à son actif les œuvres de Jamie O'Neill, Patrick McCabe, Sebastian Barry et Christopher Isherwood, entre autres. Il est également correcteur et écrivain de voyages. Hans-Christian Oeser s'est vu décerner plusieurs récompenses pour ses traductions, notamment le prix Rowohlt 2010 pour l'ensemble de son œuvre. Son [site web](#) offre un aperçu de son travail.

des dangers que cela présente pour mon autonomie artistique, je ne le ferai que pour des vérifications ponctuelles sur des extraits de texte. Cependant, la communauté organisée des traductrices et traducteurs doit tout faire pour repousser les tentatives d'éditeurs (dont certains, dit-on, envisagent déjà une évolution dans ce sens) de transformer, à des fins de réduction de coûts, en traduction humaine assistée par ordinateur puis en traduction automatique assistée par l'humain,

ce qui est de plein droit notre travail. Nous devons être les luddites des lettres ! Tant que les maisons d'édition considéreront la traduction littéraire non pas comme un produit commercial avant tout, mais comme une production de l'intellect, de l'imagination et de l'esprit humain, et tant qu'elles rechercheront une haute qualité littéraire, sans doute pourrions-nous conserver quelque espoir.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE

TAO – la nouvelle assistante des traductrices et traducteurs littéraires ?

Katja Zakrajšek livre son expérience de la traduction automatique

De quels outils de traduction assistée par ordinateur vous servez-vous en traduction littéraire ?

Je me sers de MemoQ et surtout de Trados. Pour la traduction littéraire, leurs fonctions me semblent équivalentes. J'ai aussi essayé OmegaT, mais je ne l'utiliserais pas pour de la littérature car je trouve son interface inadaptée. Pour traduire un livre, il faut – en tout cas, de mon point de vue – que les textes source et cible soient juxtaposés à l'écran.

Pour quel type de textes utilisez-vous de la TAO ?

Pour de la fiction ou de la non-fiction romancée. Pour la poésie, en particulier rimée, j'ai besoin d'évoluer en liberté sur la page.

Utilisez-vous la TAO par choix ou à la demande d'un donneur d'ouvrage ?

C'est mon choix et non celui des

éditeurs, que l'utilisation de ce genre d'outils étonne plutôt qu'autre chose. Certains sont même incapables de me fournir l'original dans un format compatible avec un logiciel de TAO. Ils m'envoient du papier, ou une version numérisée, bref, ce que l'agent leur a remis. C'est très « XXe siècle » !

Vous a-t-on proposé une formation ? La TAO a-t-elle amené un changement de votre rémunération ?

De ma propre initiative, j'ai suivi une formation à MemoQ, tout à fait transposable à Trados. J'ai aussi été beaucoup aidée par les collègues, surtout non littéraires, qui utilisent davantage la TAO. Cela n'a rien changé à mes tarifs.

Quel effet la TAO a-t-elle sur la qualité de vos traductions, ainsi que sur la quantité et la nature du travail ?

Je pense qu'un éditeur ne remarquerait



Katja Zakrajšek traduit de l'anglais, du français et du portugais au slovène. Elle navigue entre les sciences humaines et le roman, avec une prédilection pour les auteurs africains ou de la diaspora africaine. Actuellement, elle travaille sur Girl, Woman, Other de Bernardine Evaristo.

Katja Zakrajšek
Photo : Gordana Grlić

sans doute pas la différence sur le résultat final. Ce qui change vraiment, c'est le processus suivi pour y aboutir. Les outils de TAO facilitent l'harmonisation. Il m'arrive d'utiliser des glossaires, normalement destinés à établir une terminologie, mais on peut aussi bien les employer pour les mots ou expressions récurrents dans un texte littéraire. (Ou pour les noms propres : cela m'évite de rectifier x fois, quand je les orthographie de travers.) La mémoire de traduction est aussi utile pour les répétitions ou les variantes. En plus, avec le logiciel, on risque moins d'oublier une portion de texte. Et pour les relectures et les vérifications en fin de travail, c'est génial ! Enfin, la TAO présente un avantage inattendu mais vraiment précieux pour moi : elle rend plus ergonomiques les allers-retours entre original et traduction. (Livre sous l'écran, livre à côté de l'écran, deux écrans... j'ai tout essayé, en vain. Il y aurait beaucoup à dire sur les douleurs d'origine professionnelle auxquelles on échappe ainsi.)

D'un autre côté, le logiciel m'a déjà fait perdre du travail, pour d'obscures raisons techniques. L'outil n'est pas parfait.

À votre avis, utilise-t-on beaucoup la TAO dans votre domaine d'activité ?

En traduction littéraire, ce n'est pas courant du tout. Non pas que la TAO soit inconnue des collègues : c'est sur le conseil d'une autre traductrice littéraire que je l'ai essayée. Mais pour le moment, nous sommes une poignée à l'utiliser. Elle est sans doute plus répandue parmi ceux et celles qui ont les deux casquettes, littéraire et non littéraire.

Quel sera l'avenir de la traduction littéraire, par rapport à la TAO ?

Malgré leur utilité, je ne crois pas que, s'ils se généralisent – ou quand ils se généraliseront –, les logiciels de TAO révolutionneront la traduction littéraire. Le principal outil du traducteur ou de la traductrice littéraire demeure son cerveau, avec le soutien du réseau de collègues et de l'équipe éditoriale.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE

Moins de place pour l'engagement

*Entretien avec **Waltraud Kolb**, maîtresse de conférences, sur la littérature et la traduction automatique*

Pourriez-vous nous expliquer sur quoi porte l'essentiel de vos recherches ?

Mes travaux sur la traduction automatique s'inscrivent dans un projet de recherche plus vaste concernant la prise de décision dans la traduction littéraire. Pourquoi traduisons-nous comme nous le faisons ? Pourquoi et comment choisit-on plutôt tel mot ou tel style ? En quoi les décisions, les habitudes et les processus mis en œuvre dans la traduction d'une œuvre littéraire diffèrent-ils des processus cognitifs qui entrent en jeu dans la post-édition d'un texte littéraire traduit par un logiciel ? De quelle façon cela affecte-t-il le texte cible ?

Quelles méthodes utilisez-vous ?

Traditionnellement, dans les études de traduction, on examine des traductions publiées, des préfaces ou des entretiens avec des traducteurs ; mais ce genre d'analyse vient « après coup », pour reprendre la célèbre formule de George Steiner. Dans mes recherches, j'essaie d'avoir un aperçu du processus de

traduction au moment même où il se déroule, de la pensée du traducteur (et du post-éditeur), mais aussi de leurs actions quand ils travaillent en pilotage automatique. J'ai demandé à cinq traducteurs littéraires de traduire une nouvelle d'Ernest Hemingway et à cinq autres d'en post-éditer une version établie par DeepL. Pour que l'analyse soit possible, ils se sont servis d'un logiciel qui enregistrerait discrètement les saisies, les pauses, les modifications, etc. En même temps, ils formulaient leurs pensées et leurs réflexions à voix haute, ce qui faisait l'objet d'un enregistrement audio. J'ai une quantité énorme de données et je suis en train de les analyser.

Qu'est-ce qui vous a amenée à choisir ce sujet de recherche ?

Un certain nombre de traducteurs et d'éditeurs se servent déjà de la traduction automatique même si, le plus souvent, on en est probablement encore à un stade expérimental. Les linguistes informaticiens et le milieu de la traduction automatique ont



Waltraud Kolb enseigne la traduction littéraire en tant que maîtresse de conférences à l'université de Vienne. Elle a fait des études de traduction (anglais, français, portugais/allemand) et une thèse de littérature comparée. Elle travaille entre autres sur les processus en jeu dans la traduction littéraire et sur la traduction automatique. Elle est traductrice freelance depuis 1985 et fait partie du conseil d'administration de l'Association autrichienne des traducteurs littéraires.

Waltraud Kolb

Photo : collection privée

par ailleurs commencé à s'intéresser à la traduction littéraire dans la perspective qui est la leur, alors que la recherche sur la traduction littéraire a encore très peu investi ce domaine.

Pouvez-vous nous parler de vos premiers résultats ?

On observe sans surprise que la post-édition de qualité n'est pas beaucoup plus rapide : alors même que la nouvelle de Hemingway est simple et facile, les post-éditeurs ont changé 90 % des phrases – les principaux problèmes rencontrés par le logiciel de traduction automatique ont été la cohérence, les allusions, les expressions idiomatiques, la polysémie. Autre résultat préliminaire : les deux groupes semblent répartir leurs efforts différemment. Alors que les traducteurs ont passé beaucoup de temps sur les répétitions et les ambiguïtés, caractéristiques du style de Hemingway, les post-éditeurs y ont consacré nettement moins d'énergie. Cela indique une différence d'engagement face au texte/à l'auteur source. Dans la post-édition, il y a une couche supplémentaire à traiter, l'essentiel de l'effort cognitif consistant à décider quoi faire de la version automatique, et cela semble

laisser moins de place à l'engagement vis-à-vis du texte/de l'auteur source.

Comment voyez-vous l'avenir de la traduction littéraire en relation avec les outils de traduction automatique ?

Je m'attends à moyen terme à un déplacement de la traduction vers la post-édition, le facteur clé étant le temps : sera-t-il plus rapide de traduire un livre ou de post-éditer une version automatique ? Il y a certains secteurs du marché du livre pour lesquels ce sera plus pertinent que pour d'autres, mais on observera probablement une pression croissante des éditeurs, qui y verront un moyen de réduire les coûts, alors même que la post-édition sera peut-être aussi prenante et exigeante sur le plan cognitif que la traduction. Et je suis sûre que cela aura de multiples conséquences sur le droit d'auteur. L'autre question en jeu, c'est celle de la qualité et, à mon sens, le plus gros risque sera que la post-édition soit souvent effectuée par des non-traducteurs. Doit-on aussi craindre qu'à long terme l'utilisation croissante de la traduction automatique n'entraîne une uniformisation de la langue (littéraire) ? C'est possible.

DOSSIER SPÉCIAL : TRADUCTION AUTOMATIQUE

Les futures relations entre traduction littéraire et intelligence artificielle

Réflexions du président du CEATL

Morten Visby

On peut certes s'interroger sur le résultat d'une éventuelle traduction automatique à base d'intelligence artificielle (IA) appliquée à des écrits littéraires denses et complexes, en particulier entre des langues et cultures très éloignées du point de vue linguistique ou historique. Mais pour les traductrices et traducteurs littéraires en exercice aujourd'hui et demain, s'inquiéter de la viabilité commerciale de tels outils pour la littérature de genre contemporaine urge davantage, surtout entre langues proches, par exemple nordiques ou romanes. Je pense au polar, au livre à suspense ou à la romance, lorsque traduits entre deux domaines linguistiques étroitement liés dans le temps et par la culture. Notre profession doit, sans attendre, considérer les effets concrets de l'intelligence artificielle sur notre travail. Voici les observations que m'inspire le sujet. Certaines sont pessimistes. D'autres, moins.

Regardons les choses en face

À sous-estimer les pouvoirs de l'IA, nous risquons d'en payer les conséquences. Ne nous en déplaie, la traduction assistée par ordinateur (TAO) produit des résultats satisfaisants sur la littérature de genre. La preuve en est que l'on n'arrive pas forcément à détecter d'emblée qui, de l'humain ou de la machine, a traduit le texte. Les possibilités de l'intelligence artificielle ne sauraient se jauger au simple vu des services gratuits de Google. Par sa nature même, l'IA gagne sans cesse en capacités de traitement ; la qualité qu'elle offre ne peut donc que progresser. En outre, on sait d'expérience que dans d'autres secteurs de notre domaine d'activité, il arrive que des éditeurs acceptent volontiers, sinon avec joie, des solutions exploitables quoique de moins bon niveau. Et ce, en particulier si la production de littérature traduite par ce biais promet

d'être moins chère et plus rationalisée, au détriment de solutions de qualité, respectueuses et tenables à long terme.

Regardons les choses en face. On ne peut plus se conforter dans l'idée que le cerveau humain démontrera toujours

« La situation des traducteurs littéraires risque de devenir encore plus précaire qu'actuellement »

sa supériorité sur de stupides machines. Au-delà de l'interchangeabilité entre humain et ordinateur, l'application de l'IA à la traduction littéraire soulève de nombreux questionnements. Cependant, d'autres problèmes, plus terre-à-terre, demandent une réflexion plus immédiate.

L'ordinateur sait traduire de façon acceptable la littérature de genre contemporaine. Je le regrette, mais c'est ainsi. Un éditeur peut tout à fait choisir cette solution pour ce type d'œuvres. Les outils sont plus rapides et moins chers ; la qualité obtenue est suffisante pour le marché visé. L'intervention d'une correctrice ou d'un correcteur est nécessaire, mais c'est aussi le cas pour la traduction humaine, qui peut comporter des erreurs. Certains éditeurs m'ont avoué être enclins à s'orienter

vers la traduction automatique. S'ils ne le font pas, c'est juste parce que cela ferait du tort à leur image. Voilà qui est révélateur non seulement du danger réel que l'IA représente pour notre métier, mais aussi de la haute estime culturelle dans laquelle le public nous tient, en tant que créateurs littéraires.

Récemment (mais avant la crise Covid), un cabinet de conseil indépendant et utilisateur de l'IA a réalisé auprès des éditeurs européens une enquête, non publiée. Il leur était demandé si, dans le cas où la traduction automatique leur procurerait une qualité acceptable, ils envisageraient de l'adopter. Plus de la moitié des répondants ont déclaré se refuser absolument à recourir à la TAO, quels qu'en soient les attraits financiers. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils appartiennent à un secteur culturel et humain valorisant au plus haut point l'expression de l'individu, qui doit être protégée. Cette conception de leur métier, selon moi très présente chez les éditeurs européens, peut ralentir considérablement l'avancée de la traduction assistée par IA. Il serait cependant naïf d'en attendre autant de toutes les maisons d'édition. Il serait tout aussi naïf de croire que cela suffise à empêcher l'avènement de la traduction assistée par IA.

À qui appartient la traduction ?

L'IA pose évidemment une autre question primordiale : celle du droit d'auteur. Toute traduction produite par un logiciel résulte, d'une manière ou d'une autre, d'un grand nombre de traductions humaines existantes. La valeur ainsi créée découle du travail de nos collègues, protégé par le droit de reproduction. Utiliser – sans

bourse délier – des œuvres protégées pour développer une traduction automatique qui, tôt ou tard, rendra notre profession superflue, n'est-ce pas un tantinet injuste ?

« **On ne peut plus se conforter dans l'idée que le cerveau humain démontrera toujours sa supériorité sur de stupides machines** »

En outre, lorsque les traducteurs littéraires seront non plus des auteurs d'œuvres de littérature traduite, mais des correcteurs externes de traductions assistées par IA, leur situation risque bien entendu de devenir encore plus précaire qu'actuellement. En effet, ils seront alors privés à la fois des protections dont bénéficient les salariés et de celles qui couvrent leurs créations.

Note plus positive, l'IA peut aussi présenter des avantages pour nous, traductrices et traducteurs. De plus en plus d'éditeurs parmi nos donneurs d'ouvrage ont uniquement l'anglais comme langue étrangère, ce qui limite

fort leur ouverture sur la littérature mondiale et ses éventuelles traductions. Des outils d'IA améliorés pourraient leur servir ne serait-ce qu'à survoler des livres intéressants, écrits dans une langue qui leur est étrangère. La machine, sans traduire ces ouvrages, permettrait d'évaluer la viabilité commerciale d'un achat de droits, de trouver le traducteur ou la traductrice qui convient et, peut-être même, d'affiner les études de marché. Peut-être tout cela aurait-il pour effet de diversifier la publication de littérature traduite.

Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon



Horloge éléphant et son cornac
Photo : **Metropolitan Museum**



Morten Visby est traducteur littéraire de l'anglais, du norvégien et de l'allemand en danois et ancien président de l'Association des traducteurs littéraires du Danemark. Il a travaillé plusieurs années dans le domaine politique du droit d'auteur et du copyright et est actuellement président de l'Association des auteurs du Danemark et président du CEATL.

*Morten Visby
Photo : Ildikó Lőrinszky*

La commission de la culture et de l'éducation du Parlement européen traite du problème de l'IA et de la traduction littéraire dans son **Opinion** 2020 sur « les droits de propriété intellectuelle pour le développement des technologies liées à l'intelligence artificielle ». Elle exhorte la commission des affaires juridiques à noter, entre autres, dans sa proposition de résolution à ce sujet que « la question de savoir dans quelle mesure il est possible d'attribuer une œuvre créée par l'IA à un créateur humain est primordiale ».

Cela renvoie à cette autre question fondamentale : une traduction par IA sans le moindre apport d'un créateur humain est-elle seulement possible ? La commission en confirme l'importance lorsqu'elle « attire l'attention sur la nécessité de déterminer s'il existe une "création originale" qui ne requiert aucune intervention humaine ».

PÉRÉGRINATIONS

De la Roumanie à la Belgique :

*Sept questions à Doina Ioanid
et Jan H. Mysjkin*

Où avez-vous effectué votre résidence et pendant combien de temps ? Pourquoi avez-vous choisi cette destination ?

Nous avons passé la première moitié de juillet 2020 au [Vertalershuis / Maison des traducteurs](#) à Anvers. Nous choisissons notre destination en fonction du projet auquel nous travaillons : le Vertalershuis à Amsterdam quand il s'agit d'auteurs néerlandais, le CETL (Collège européen des traducteurs littéraires) de Seneffe pour des auteurs francophones belges, ou encore le CITL (Collège international des traducteurs littéraires) d'Arles pour des auteurs d'expression française. De même, nous venons à Anvers quand nous avons à traduire un auteur flamand.

Sur quoi avez-vous travaillé ? Pouvez-vous dire quelque chose sur le texte et l'écrivain ?

Cette fois-ci nous avons travaillé sur Willem Elsschot, un classique flamand. Selon une enquête du journal *De Standaard*, c'est l'auteur flamand le plus traduit au monde, or il n'existe aucun livre de lui en roumain. Comme premier titre, nous avons choisi *Kaas/Fromage*, le roman que l'auteur considérait comme le plus réussi parmi ses œuvres. C'est un texte simple et

dense, sans aucune longueur. Pince-sans-rire et touchant à la fois, qui parle aux gens. Nous pensons que le roman sera bien accueilli par le lecteur roumain.

Quel est le plus grand défi pour traduire ce texte en roumain ?

Au niveau de la composition, Elsschot joue beaucoup sur les temps verbaux, qui changent brusquement, parfois d'un paragraphe à l'autre. Ces changements correspondent tantôt à une voix intérieure, un dialogue du personnage avec soi-même, tantôt à une scène dont on se croit le spectateur. Nous avons dû suivre attentivement ce basculement d'un temps verbal à un autre et faire en sorte que cela passe naturellement en roumain. Heureusement, sur ce point le roumain est plus flexible que le français, par exemple.

Vous avez déjà fait des traductions littéraires ensemble. Comment fonctionne votre collaboration, comment se fait une traduction conjointe ?

Un de nous deux fait le premier jet qu'il envoie par mail, avec des variantes et des questions. Ensuite viennent des séances de traduction par téléphone, qui durent

facilement deux heures. Finalement, nous essayons de nous retrouver à une même table chez l'un ou chez l'autre des collègues ou maisons de traducteurs, entourés d'une batterie de dictionnaires. Une fois que nous avons relu le texte à haute voix et résolu la moindre difficulté, la traduction est prête.

Vous avez traduit beaucoup de poésie ensemble. Votre méthode de traduction d'un texte en prose est-elle différente ? Si oui, de quelle manière ?

Non, nous avons gardé cette méthode efficace de travailler en tandem pour la poésie comme pour la prose. Chaque texte, que ce soit un poème ou une prose, exige de capter sa voix spécifique, de saisir son atmosphère. Comme nous travaillons à deux, nous parlons de cette voix, nous l'affinons, nous l'ajustons. La plupart du temps, nous sommes sur la même longueur d'onde, mais il arrive que nous discussions ardemment sur un détail.

En quoi votre projet de traduction a-t-il bénéficié de cette résidence ?

En premier lieu dans la possibilité de se mettre physiquement à la même table de traduction. Aussi, le président du Willem Elsschot Genootschap/ Association des Amis de Willem Elsschot nous a remis les traductions de *Kaas* en allemand, anglais, français et italien, que nous avons consultées, de temps à autre, pour voir comment d'autres traducteurs ont résolu une difficulté. D'habitude, quand nous sommes à Anvers, nous passons plusieurs après-midis par semaine dans l'excellente Bibliothèque Hendrik Conscience, la bibliothèque du patrimoine flamand, pour y faire des recherches sur notre auteur. Nous n'avons pas pu le faire cette fois-ci, le temps ayant manqué pour réaliser la relecture et la recherche.



Vue extérieure de la Maison des traducteurs d'Anvers

Photo : Bob van Mol

En quoi la position des traducteurs littéraires en Roumanie diffère-t-elle de celle de vos collègues en Belgique ?

Tout d'abord, d'un point de vue terre-à-terre, ils sont mal payés. On a eu du mal à imposer le tarif de 5 euros par page de 2 000 signes. Et il y a bien des maisons d'édition qui pratiquent un tarif inférieur, ce qui est tout simplement insultant. Trop souvent le traducteur est considéré comme quantité négligeable. Il y a des éditeurs qui ne mentionnent même pas son nom dans leur catalogue, ne parlons même pas de le mettre sur la couverture. Alors que le nom d'un bon traducteur est une garantie pour la qualité et la vente du livre. L'association des traducteurs, affiliée à l'Union des Écrivains de Roumanie, est assez lente et/ou inefficace. En Roumanie, il n'y a pas de maison de traducteurs, et cela n'est pas près de se réaliser. Toutefois, les traducteurs, qui frôlent la pauvreté, font du bon boulot, gardant leur dignité. C'est pathétique, mais c'est la vérité.



Jan H. Mysjkin (à gauche) et Doina Ioanid au travail à la Maison des traducteurs d'Anvers
Photo : Karen Thys

Jan H. Mysjkin est né en 1955 à Bruxelles. Depuis 1991, l'année où il reçoit le Prix national de la Traduction littéraire en Belgique, il mène une vie de semi-nomade entre Amsterdam, Bucarest et Paris. Il a signé une dizaine de recueils de poésie, tantôt en néerlandais, tantôt en français. Il a traduit de la poésie et de la prose, aussi bien des classiques que des auteurs d'avant-garde. Il a été couronné pour ses traductions aux Pays-Bas, en Roumanie et dans la République de Moldavie.

Doina Ioanid est née en 1968 à Bucarest. D'abord professeure de français, elle est depuis 2005 journaliste culturelle auprès de l'Observator Cultural. Son œuvre personnelle consiste exclusivement en poèmes en prose, qui explorent l'individualité féminine, traduits dans une dizaine de langues. Traductrice de Marguerite Duras et de Georges Rodenbach, entre autres, elle forme depuis 2012 un binôme avec Jan H. Mysjkin pour la traduction du néerlandais en roumain et du roumain en français.

La Maison des traducteurs d'Anvers (Belgique), émanation de **Flanders Literature**, se trouve au second étage de l'Oostkasteel, un gros immeuble en plein centre. L'appartement peut loger deux traducteurs. Les traducteurs littéraires accrédités qui ne vivent pas en Flandres, pourvu qu'ils disposent d'un contrat avec un éditeur pour la traduction d'une œuvre littéraire depuis le néerlandais, peuvent postuler à une résidence pour une durée de 2 semaines à 2 mois.

Pour en savoir plus sur les conditions et la procédure de candidature, cliquer [ici](#).

NOUVELLES D'EUROPE : SUÈDE

Un chemin long et parfois cahoteux

Les traducteurs littéraires suédois de 1893 à aujourd'hui

Lena Jonsson

Depuis 1893, les traducteurs littéraires suédois sont regroupés en organisations de type syndical avec les auteurs d'ouvrages littéraires et scientifiques. La première de ces organisations, l'Association des auteurs suédois, ouverte à tous les auteurs, était très active sur les questions de droits d'auteur. Elle joua notamment un rôle important dans les travaux qui aboutirent à la signature de la [Convention de Berne sur la protection des œuvres littéraires et artistiques, en 1896](#). Le premier contrat collectif d'auteurs fut rédigé en 1925 et le droit de prêt en bibliothèque instauré dans les années 1930. Cependant, au cours de cette même décennie, les statuts de l'association furent modifiés, en excluant plus ou moins les traducteurs. Il fallut attendre 1954 pour que naisse une association regroupant exclusivement des membres de notre profession. À l'heure actuelle, nous faisons partie de l'Union des écrivains suédois sous le nom d'[Översättarsektionen](#), ou « Section des traducteurs ».

Notre mission et nos liens

La Section a pour mission de donner un poids collectif aux traductrices et traducteurs, tant vis-à-vis de la société en général que du secteur de l'édition. Cela consiste notamment à soutenir nos collègues dans leurs négociations et dans l'interprétation des contrats à titre individuel ou collectif, à améliorer notre visibilité et à faire pression auprès des pouvoirs publics et des élus en matière de droit d'auteur, de réglementation fiscale ou de couverture sociale, par exemple. En outre, la Section organise à intervalles réguliers des séminaires et autres activités sociales à l'intention des adhérents. Pour un grand nombre de ces actions, nous recevons de l'Union une aide financière et en ressources humaines.

La Section œuvre aussi à renforcer la présence des traductrices et traducteurs au sein de l'Union, où notre profession est minoritaire : environ un membre sur cinq est traductrice ou traducteur littéraire. Nos efforts se soldent par des

succès variables, dépendant dans une large mesure de l'équipe de direction en place. Cependant, depuis dix ans, nous avons obtenu l'embauche d'un responsable exclusivement chargé, bien qu'à temps partiel, des questions concernant traductrices et traducteurs. Et de façon générale, le siège de l'Union nous assure un bon soutien.

Les traducteurs suédois étaient présents lors de la fondation du CEATL en 1993. Depuis lors, la Section en est membre et ses délégués la représentent à chacune de ses assemblées générales. En 2008, nous avons pris une part active à l'organisation à Stockholm du Congrès international des écrivains et traducteurs littéraires (**WALTIC**), événement qui a remporté un vaste succès auprès des écrivains, traducteurs et universitaires du monde entier. Cette même semaine, l'AG du CEATL avait également lieu dans la capitale suédoise. Par l'intermédiaire

de l'Union, nous sommes également représentés au Conseil des écrivains européens. Et via le réseau Norne, nous entretenons des liens avec les autres pays nordiques. Au niveau national, nous intervenons lors de nombreux forums consacrés à la traduction et aux sujets d'intérêt pour notre profession, notamment dans le cadre du **Centre baltique pour les écrivains et traducteurs** situé à Visby, dans l'île de Gotland.

Le boycott, ça marche !

Au cours des cinq dernières années, l'une des principales actions de la Section a consisté à négocier le renouvellement de notre modèle de contrat. L'Union et l'Association des éditeurs suédois en avaient un, convenu de longue date et auquel les deux parties se tenaient loyalement. Mais lors des négociations menées en 2017 au sujet de cet accord, les éditeurs y ont unilatéralement mis fin. Bonnier, la plus grande maison



Traduction de gauche à droite : « Qui a crit ce beau texte ? » ... « C'est moi. »
Dessin de Sven Nordqvist

d'édition du pays, a proposé un nouveau modèle de contrat, comportant de nombreux changements défavorables aux traducteurs : le nouveau mode de rémunération entraînait pour eux une baisse de revenus, l'éditeur s'arrogeait le dernier mot sur le texte de la traduction, il devenait détenteur de tous droits sur cette œuvre pendant trente ans, et tout à l'avenant.

« L'Union a recommandé à ses membres de ne pas signer les contrats établis sur le modèle de Bonnier »

Des traductrices et traducteurs renommés, se voyant proposer des commandes selon ces termes, ont refusé ces conditions. L'Union et la Section ont recommandé à leurs membres de ne pas signer les contrats établis sur le modèle de Bonnier. Ce **boycott** a fait les titres de la presse écrite et audiovisuelle, a suscité de nombreux commentaires sur les réseaux sociaux et a bénéficié du soutien des collègues à l'étranger. Avec succès ! Aidés par les responsables de l'Union, nos représentants sont parvenus à négocier un contrat largement amélioré. Et le boycott a été levé.

À l'heure actuelle, la Section œuvre sur les fronts suivants :

- Nous renégocions le contrat Bonnier, resté en application pendant deux ans. Avec un ou deux autres éditeurs, nous tentons d'aboutir à des conditions convenables pour les deux parties.
- Nous examinons les pratiques de deux ou trois éditeurs de moindre envergure afin de décider de dissuader ou non nos adhérents d'en accepter des commandes. En effet, les termes de leurs contrats se situent très en dessous des normes acceptables.
- En coopération avec nos collègues des organisations finlandaises de traducteurs **SKTL** et **KAOS**, nous préparons l'AG du CEATL, qui se tiendra dans l'archipel d'Åland en 2021.
- Enfin, nous envisageons pour nos membres des événements compatibles avec la situation sanitaire actuelle, des cérémonies de remise de prix aux retrouvailles mensuelles dans des bars, en passant par des séminaires.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*



Lena Jonsson, est traductrice littéraire et bureaucrate juridique (pourquoi choisir ?). Elle traduit principalement de la fiction pour jeunes adultes, en particulier la célèbre trilogie *The Hunger Games* et des romans d'Ursula K. Le Guin. Depuis 2016, elle fait partie du conseil d'administration de la Section et représente celle-ci au CEATL.

Lena Jonsson
Photo : collection privée

L'Union des écrivains suédois

L'Union compte approximativement 3 000 adhérents, dont environ 600 traducteurs littéraires. L'association se consacre à la préservation des intérêts moraux et économiques de tous ses membres. Pour cela, elle défend la liberté d'expression et de la presse, et elle suit l'évolution des conditions contractuelles ainsi que des réglementations régissant le droit d'auteur.

Tout membre peut consulter notre bureau sur l'interprétation ou sur la négociation d'un contrat, ou pour régler un éventuel contentieux en la matière. En plus de son assistance juridique, la Section assure un rôle de conseil sur les questions de fiscalité. Ces services sont gratuits. Lors de certains procès importants ayant trait à la défense de nos principes, par exemple celui de la liberté d'expression, l'Union prend à sa charge les frais de justice. Enfin, l'association soutient ses membres à l'occasion des négociations collectives.

MON DICTIONNAIRE ET MOI

Les variantes —

Une bonne fortune pour les langues

Jacqueline Csuss

L'Autriche est un pays germanophone ... comme le sont l'Allemagne, la Suisse, le Liechtenstein, le Luxembourg, le Sud-Tyrol et certaines régions de la Belgique. Nous parlons tous l'allemand, à ce qu'il semble du moins. Notre langue commune est le *Hochdeutsch*, l'allemand standard, et le dictionnaire Duden, notre sacro-sainte référence. Les germanophones (d'autres pays que l'Allemagne) s'entendent souvent poser la question – pénible, il faut l'avouer – de savoir si, en Autriche ou en Suisse par exemple, on parle l'allemand.

Eh bien, oui, nous parlons tous l'allemand ; et pourtant, Karl Kraus, écrivain et journaliste viennois (1874-1936), a eu cette phrase célèbre : « Ce qui sépare les Allemands des Autrichiens, c'est leur langue commune. » Oscar Wilde, d'ailleurs, a dit quelque chose de similaire à propos de l'anglais : « De nos jours, nous avons vraiment tout en commun avec l'Amérique, excepté la langue, bien sûr. » Cela vaudrait aussi pour le flamand et le néerlandais, le portugais du Portugal et du Brésil, l'espagnol d'Espagne et d'Amérique latine. L'allemand standard est enseigné à l'école, c'est la version écrite et parlée en usage dans tout contexte officiel,

ce qu'on parle quand on ne parle pas le dialecte. Cependant soutenir qu'il existe une seule version standard serait erroné, car ce n'est pas le cas, pas même en Allemagne. Cela ne signifie pas qu'on ne se comprend pas les uns les autres : c'est juste que nombre de mots possèdent également une variante régionale qui, souvent, ne diffère que légèrement du *Hochdeutsch* et se passe généralement d'explication. Qui plus est, les variantes sont fréquemment liées au passé historique. En Autriche, elles peuvent être d'origine française et remontent à l'époque impériale, tandis que le dialecte viennois, lui, regorge de mots et d'expressions tchèques, yiddish, hongrois et italiens qui renvoient au temps où la ville était un *melting-pot* d'émigrés venus des quatre coins de l'empire austro-hongrois. Eux aussi sont, dans une certaine mesure, entrés dans l'allemand autrichien standard. Ainsi, lorsque j'utilise le dialecte viennois, je suis au sens propre une bâtarde linguistiquement parlant. J'ai à ma disposition un énorme trésor d'expressions et de termes que je ne peux évidemment pas employer dans mes traductions, mais auquel il m'arrive de me référer lorsque je veux donner au texte une certaine tonalité.

Qui détermine la langue standard ?

Germanophone née et élevée à Vienne, devenue par la suite traductrice, j'ai toujours considéré mon allemand écrit comme parfaitement standard – via mon éducation et mes études de littérature et de philologie allemandes. Pourtant, lors de mes premières expériences avec les maisons d'édition et les éditeurs allemands, j'ai constaté qu'on changeait et enlevait des termes que j'avais utilisés, qu'on modifiait la structure syntaxique de certaines de mes phrases et qu'on rejetait des expressions familières sans raison apparente – du moins à mes yeux. Mes interlocuteurs qualifiaient les termes en question d'« austriacismes », une langue vernaculaire régionale, disaient-ils, qui n'était pas toujours familière au « lecteur allemand-allemand » (et par-là au plus gros marché). Or il s'agissait de mots que je pensais parfaitement « allemands », et comme tels ne posant aucun problème au lecteur lambda, ce qui en fait n'était pas le cas. Sans compter que je les jugeais souvent plus pertinents et sonnant mieux que la solution standard proposée par l'éditeur. Là où je veux en venir : j'ai dû faire des compromis et « standardiser » une partie de ma pensée, mais j'ai aussi appris, pour éviter de voir modifier mon « allemand » tel qu'il était, à recourir à quelque chose de moins discutable ou à défendre mon point de vue – l'expérience m'a donné la confiance nécessaire pour le faire.

Les austriacismes sont pour l'essentiel des variantes régionales de l'« allemand standard ». Ils n'ont rien à voir avec le dialecte – les dialectes allemands sont si nombreux et différents les uns des autres qu'ils peuvent effectivement être incompréhensibles –, ce sont des variantes d'une seule et même langue,

par conséquent standard. Exactement comme les variantes suisses.

« Lorsque j'utilise le dialecte viennois, je suis au sens propre une bâtarde linguistiquement parlant »

Ou allemandes, en fait. La différence n'est pas linguistique, c'est plus une question de savoir qui détermine la norme standard et pourquoi. Dans ce contexte, il peut être intéressant de relever que feu Christine Nöstlinger, autrice autrichienne de best-sellers pour la jeunesse, refusait toute modification éditoriale touchant les austriacismes dans ses ouvrages. Le seul compromis qu'elle était disposée à accepter, c'était un glossaire à la fin de ses livres – pas pour les enfants, attention, de toute façon ils adoraient ses histoires, mais pour les parents qui les leur lisaient.

Un trésor d'idées

Mon dictionnaire s'intitule *Variantenwörterbuch des Deutschen – die Standardsprache in Österreich, der Schweiz und Deutschland sowie in Liechtenstein, Luxemburg, Ostbelgien und Südtirol* (Dictionnaire des variantes allemandes nationales et régionales. La langue standard en Autriche, en Suisse et en Allemagne ainsi qu'au Liechtenstein,



Jacqueline Csuss, traductrice de l'anglais vers l'allemand, membre du conseil d'administration de l'Austrian Translators' Association (IG Ü), l'Association des traducteurs autrichiens.

*Une foule de variantes
Photo : Jacqueline Csuss*

au Luxembourg, dans la communauté germanophone de Belgique et le Sud-Tyrol en Italie), première édition par De Gruyter en 2004, un recueil de mots et d'expressions en allemand standard avec leurs particularités nationales et régionales. Chaque entrée est rattachée à sa région et propose une citation tirée de textes publiés. Les équivalents ne sont pas appelés « standard » mais « langage commun ». Ce dictionnaire cherche à mettre en lumière, sans aucune espèce de hiérarchie, la diversité qui règne au sein d'une langue. Les particularités sont traitées sur un pied d'égalité et non comme si elles s'écartaient d'une langue standard transnationale. Pour moi, traductrice, c'est un trésor d'idées – et, d'un point de vue linguistique, une source d'inspiration et un plaisir de lecture.

Pour l'anglais, on citera le *MacQuarie Dictionary for Australian English*, le dictionnaire de l'anglais australien, et surtout le célèbre *Hobson-Jobson* de 1886, un glossaire de termes et d'expressions anglo-indiens. Autre ouvrage que je trouve très agréable à la fois comme lecture et comme référence

importante : *The Joys of Yiddish* de Leo Rosten [*Les Joies du Yiddish*, trad. Victor Kuperminc, Paris, Calmann-Lévy, 2011], une sorte de référence croisée pour l'anglais et l'allemand, puisque tout cela forme une seule famille.

Personnellement, je pense que ce sont précisément les variantes d'une langue qui en font la diversité réelle et, finalement, la richesse. Qui plus est, avec l'augmentation, partout dans le monde, du nombre d'auteurs n'écrivant pas dans leur langue maternelle, la plupart des langues bénéficient aujourd'hui de néologismes, de mots hybrides et d'expressions supplémentaires, sans oublier les nouveaux argots. Au lieu de « standardiser », nous devrions voir dans ces développements une bonne fortune, une occasion de refléter des évolutions similaires dans d'autres langues et de les adopter dans nos traductions. Une raison de plus, d'ailleurs, qui explique pourquoi la traduction humaine aura toujours des années-lumière d'avance sur les algorithmes !

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

La clic-liste du CEATL

Liens vers le monde de la traduction

Words Without Borders

Words Without Borders (Mots sans frontière) est un mensuel en ligne, en anglais, sur la littérature internationale. Créé en 2003, il a pour objectif de développer « la compréhension culturelle à travers la traduction, la publication et la promotion des meilleurs écrits de littérature internationale contemporaine ». En dehors de la mise en ligne, chaque mois, de textes autour d'un thème – en octobre, par exemple, il s'agissait de « Écrire sur le climat et l'environnement » –, WWB se compose aussi d'un blog, le [WWB Daily](#), qui rassemble des articles sur la littérature, des critiques de livres, des informations ainsi que des textes traduits de fiction littéraire ou de nonfiction. De plus, WWB propose un « [Relais des traducteurs](#) » : tous les deux mois, un traducteur se voit poser six questions puis choisit le confrère ou la consœur qui sera interrogé après lui. WWB décerne également des prix, organise des événements sur la littérature internationale ; en 2016 le magazine a reçu le [Prix de l'initiative pour la traduction littéraire](#) à la foire de Londres. On y trouve beaucoup de choses intéressantes sur la littérature et la traduction !

La traduction automatique, l'éthique et la voix du traducteur littéraire

Hans-Christian Oeser a collaboré avec Dorothy Kenny, de l'université de Dublin, et Marian Winters, de l'université Heriot-Watt, sur leur projet de recherche intitulé « La traduction automatique, l'éthique et la voix du traducteur littéraire ». Les grandes lignes et les résultats de cette étude ont été publiés dans [Translation Spaces](#), un journal semestriel, évalué par des pairs et indexé qui reconnaît l'impact global de la traduction. Il envisage la traduction en tant que phénomène multidimensionnel étudié de façon productive à partir d'espaces de rencontre complexes entre la connaissance, les valeurs, les croyances et les pratiques.

Un résumé de l'article sur l'étude de Kenny et Winters est disponible [ici](#).

Dorothy Kenny et Joss Moorkens, rédacteurs de Translation Spaces, travaillent tous les deux avec le [Centre pour la traduction et les études textuelles](#), université de Dublin.



Trois traducteurs et membres du PEN club biélorusse arrêtés

Photo : PEN International

Trois traducteurs arrêtés en Biélorussie – le CEATL s’associe à une déclaration de solidarité

contre la répression qui s’abat actuellement sur les voix de la société civile indépendante en Biélorussie, où le régime du président Alexandre Loukachenko **enfreint les droits fondamentaux** parmi lesquels la liberté d’expression et la liberté d’opinion.

En septembre 2020, trois traducteurs et membres du PEN club biélorusse, Hanna Komar, Uladzimir Liankievic et Siarzh Miadzvedzeu, ont été arrêtés et placés en détention administrative pour avoir participé à des manifestations pacifiques à Minsk, qui sont pourtant légales selon l’actuelle constitution.

Le CEATL **condamne** ces arrestations illégales de nos confrères et consœur, et plusieurs délégués, dont le président du CEATL, ont participé à la **manifestation numérique solidaire #freewordsbelarus** pour nos camarades traducteurs et auteurs de Biélorussie. À l’initiative de l’**Union des écrivains de Suède**, et dans le cadre d’une coopération entre le CEATL et l’**European Writers’ Council**, les représentants de 120 000 auteurs dans 22 pays ont participé à la lecture du poème « The Border » de Barys Piatrovič, président de l’**Union des écrivains de Biélorussie**. Le traducteur du poème en anglais préfère, pour des raisons de sécurité, rester anonyme.

Exposition numérique de traducteurs polonais

En l'honneur de la Journée mondiale de la traduction, l'Association des traducteurs littéraires polonais en lien avec EUNIC Warszawa, la Commission européenne et le City Culture Institute ont préparé une exposition multimédia en ligne intitulée « Portraits de traduction ». Cette exposition se compose de 35 « portraits » de traducteurs polonais travaillant à partir de plus de vingt langues européennes. Chaque portrait consiste en une présentation d'un livre en traduction polonaise, comprenant la couverture et une courte introduction, plus une vidéo et un audio dans lequel le traducteur présente l'ouvrage, lit des extraits du livre en version originale puis en traduction, ainsi que la photo et la biographie du traducteur.

La vie et l'impact des traducteurs à travers les âges

« Nous avons recours en permanence à des œuvres traduites. Mais que savons-nous des traducteurs eux-mêmes, de leur influence sur les langues et les cultures ? » Marie Lebert, une linguiste, bibliothécaire et chercheuse dont les centres d'intérêt incluent le multilinguisme, la traduction, les traducteurs et la façon dont la technologie numérique a changé notre vie par-delà les frontières et les langues, tente de répondre à cette question dans son récent panorama intitulé *A history of translation and translators from antiquity to the 20th century* (« Histoire de la traduction et des traducteurs de l'Antiquité au XXe siècle »). Une histoire qui se découvre par [ici](#).

En France : une table ronde en ligne sur la traduction automatique

En novembre dernier, dans le cadre des 37e Assises de la traduction littéraire qui se sont tenues cette année en ligne, l'Association pour la promotion de la traduction littéraire Atlas a consacré une de ses tables rondes à la traduction automatique. En conversation avec Jörn Cambreleng, directeur d'Atlas, Laurence Danlos, professeure émérite à l'université de Paris et chercheuse en traitement automatique des langues, Dominique Nédellec, traducteur littéraire du portugais et Bruno Poncharat, professeur de linguistique contrastive, de traduction et de traductologie à l'université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle ont échangé leurs vues sur les évolutions de la traduction automatique de textes littéraires et sur le rôle futur des traducteurs littéraires. La vidéo est visible [ici](#).

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

ATLAS

Observatoire
de la traduction automatique

Un dispositif créé par ATLAS pour suivre l'évolution de la traduction automatique

40 textes majeurs de la littérature européenne passés chaque année au crible de trois traducteurs en ligne

Contact :
ATLAS
Association pour la promotion
de la traduction littéraire
atlas@atlas-citl.org
04 98 52 85 59
www.atlas-citl.org

Un projet soutenu par
Délégation générale
à la langue française
et aux langues de France
Soutien
REGION
SUD
PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) qui compte deux numéros par an en anglais et en français.
ISSN: 2708-4426

Comité de rédaction :	Hanneke van der Heijden Anne Larchet Juliane Wammen
Coordination de l'édition en français :	Valérie Le Plouhinec
Lecture-correction en anglais :	Penelope Eades-Alvarez
Lecture-correction en français :	Valérie Le Plouhinec
Mise en page :	Róisín Ryan roryan.com
Webmestre :	David Kiš
Distribution :	Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, [cliquer ici](#).
Pour se désabonner, [cliquer ici](#).

La rédaction se réserve le droit d'éditer tout matériau qui lui serait proposé. Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Le CEATL, *Contrepoint* et leurs représentants n'assument aucune responsabilité collective ni individuelle pour les services d'agences ou de personnes qui feraient paraître annonces ou publicités dans les pages de cette publication. Notre bonne foi ne s'accompagne d'aucune garantie tacite ou implicite.